

LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

CHAPITRE VIII

Non, dit Lucie sur le ton d'une surprise non dissimulée. Qu'est-ce que je suis donc si je ne suis pas une postulante.

Pour le moment, jusqu'à ce que vous soyez un peu accoutumée à notre manière de vivre, vous n'êtes qu'une visiteuse. Ce serait trop dur pour vous de vous mettre de suite à l'ouvrage.

Qu'appellez-vous dur, demanda vivement Lucie ? Je suis toute prête et je ne demande qu'à travailler.

C'est très vrai, dit la sœur en riant, mais pour commencer même nos exercices communs pourraient vous paraître un peu pénibles. Être éveillée par exemple à 5 heures par la crécelle, se lever à l'instant pour être prête à descendre avec les autres.

Je ne trouverai pas cela bien pénible, je pense, repartit gaiement Lucie, car je suis accoutumée depuis mon enfance à me lever matin.

Vous ne le ferez pourtant pas demain, car nous vous laisserons dormir en paix jusqu'à six heures, et j'ose vous prédire que même avec cela vous trouverez probablement votre première journée au couvent plus longue que vous ne le voudrez.

Non pas si vous me donnez beaucoup à faire, reprit Lucie avec vivacité.

Ah ! cela viendra, dit la Sœur, mais pas encore maintenant. Ainsi bonsoir, chère Sœur, et ne soyez pas effrayée si demain matin la crécelle fait, dans le corridor, un bruit à éveiller les morts. Vous ne vous dérangerez pas, mais vous resterez tranquillement au lit jusqu'à ce que je vienne vous éveiller à six heures. Maintenant encore une fois, bonsoir.

Ce disant, elle referma la porte derrière elle et Lucie enfin se trouva seule. Elle s'assit auprès de la fenêtre ouverte et pendant quelques minutes elle contempla la lune qui glissait doucement à travers l'azur, comme elle l'avait contemplée la veille à Raglan illuminant les flots de l'Océan. L'air tiède qui venait du dehors était embaumé par l'odeur des fleurs et les voix des sœurs récitant matines, qui arrivaient du cœur comme un doux murmure *loin de là troubler* semblaient ajouter encore au silence de la nuit. La lune, le parfum des fleurs, l'air tiède, qui caressait son front, lui rappellèrent le souvenir de ceux qu'elle avait aimés et reportèrent son cœur vers le foyer absent. Des pensées à la fois douces et tristes, la pensée de ce qu'ils avaient été et étaient encore pour elle, vinrent se mêler aux aspirations nouvelles qui remplissaient maintenant son âme. Mais s'il y avait de la tristesse dans ces pensées, il y avait aussi de la joie. Ces parents, ces amis n'étaient-ils pas la portion la plus précieuse de l'offrande qu'elle apportait au divin époux. Ils étaient dans la peine, c'est vrai, et la tristesse de ces êtres chéris retombait sur son âme plus amère que sa propre tristesse, mais elle le savait, celui pour qui elle les avait quittés, saurait les récompenser